



## JOE VINCENT

Il y a deux mille ans, ce n'est point une modeste cabine sur les quais d'Ostie ou du Pirée qu'aurait habité Joë Vincent, mais, à l'instar de ses confrères en héroïsme : Thésée, Jason, Persée, les sauveteurs de l'époque, un temple situé sur quelque promontoire dominant les flots.

En ces temps de sève et de jeunesse, ou d'horribles monstres peuplaient la terre, la vie humaine avait son prix, car celui qui coupait la tête de la Méduse, tuait le Minotaure ou étouffait un serpent Python, prenait aussitôt rang parmi les demi-dieux, ayant son autel, ses sacrifices, son culte enfin.

De nos jours, rien ne distingue les libérateurs de ce genre du reste de leurs concitoyens. S'ils ont une maison ils doivent en acquitter les taxes, et lorsqu'ils achètent une chaise ou un faux col payer comme le populaire.

Ce serait à dégoûter de l'héroïsme, si l'on se dévouait par intérêt. Heureusement qu'il n'en est rien, et que certaines natures généreuses se sacrifient et se sacrifieront longtemps encore pour le seul plaisir qu'elles en ressentent ; semblables à ces artistes qui font de l'art pour l'art.

Aujourd'hui même, bien que l'homme qui, sur un terrain donné, en un temps convenu, fait du fond de son cabinet massacrer cent mille hommes, mais là..... d'après toutes les règles, soit considéré infiniment supérieur à celui qui, sans réfléchir, d'instinct, se précipite au devant du danger, sans crainte ni calcul, ne songeant qu'à sauver son semblable, l'on trouve encore de par le monde de ces naïfs intrépides qui agissent contre l'opinion courante, et, sans déduction, sauvent les gens comme d'autres les tuent, par principe.

Tel est Joë Vincent.

Joë Vincent, c'est ce solide gaillard au torse herculéen, aux bras musclés, à figure bronzée, aux traits énergiques, que notre gravure représente adossé contre un poteau de sa maisonnette, et qui tient à la main, comme un roi son sceptre, un aviron, symbole de sa puissance et l'instrument de sa gloire.

Mercuré avait son caducée, Neptune son trident, Hercule sa massue, Joë Vincent à son aviron !

Pour mieux le nommer, nous rapportons la réponse ingénue que nous fit l'autre jour un gamin à qui nous demandions la profession de notre homme : « C'est celui qui sauve les noyés. »

Dans son innocente périphrase, l'enfant

désignait en effet l'état de notre sauveteur canadien.

Depuis seize ans environs, Joë Vincent dispute aux glaces et aux eaux du St. Laurent les victimes qu'elles entraînent, et il ne se passe pas d'année qu'il n'en arrache une ou plusieurs à la mort.

Depuis les rapides de Lachine jusqu'aux îles de Sorel, nul pilote ne connaît mieux son fleuve que notre héros.

A part ses nombreux actes de sauvetage, sa vie n'offre rien de remarquable ; mais encore le public lira-t-il curieusement quelques détails biographiques concernant cette physionomie originale.

C'est en 1839, à Verchères, que naquit Joë Vincent. Il a donc aujourd'hui 36 ans.

Bien que d'une famille de cultivateurs, dès son bas âge, il délaissa les champs pour les rives du fleuve. Aux travaux de la ferme, il préféra toujours les exercices nautiques, et la pagaie d'un canot sauvage faisait mieux son affaire que les mançons de la charrue.

Tout enfant, sous prétexte d'attraper les canards, il les suivait à l'eau et barbotait sur les bords au milieu de la bande.

Lorsqu'il devint plus fort, comme on cadennassait les embarcations afin de l'empêcher de s'en servir, aidé de quelques camarades, il sciait des barriques, et se servait du fonds comme de canots dans lesquels mes gamins traversaient le fleuve par tous les temps.

Dire que maintes chûtes et maints chavirements illustrèrent ces manœuvres, ne surprendra personne. Mais c'est à ces premières épreuves que se forma l'habileté du futur batelier, et c'est là qu'il acquit ce sang froid, cette présence d'esprit et cette audace si nécessaires à ce rude métier.

A douze ans, déjà robuste et fort, notre garçon quittait la paroisse natale pour venir gagner sa vie à Montréal.

On commençait alors les travaux du pont Victoria. La pose des cages devant servir aux fondations des piles nécessitaient l'emploi d'une énorme quantité de poutres et de madriers. Ces bois, coupés dans les chantiers du haut de l'Ottawa, descendaient cette rivière, puis, franchissant les rapides de Lachine, arrivaient aux alentours du pont, où on les arrêtait dans un endroit favorable.

Joë Vincent s'engagea comme simple soldat dans cette flotte d'un nouveau genre. En cette qualité il fit plusieurs campagnes, dans chacune desquelles il roulait, cramponné à sa hache fixée sur un madrier, dans les flots écumeux du saut St. Louis.

De ces expéditions datent ses rapports avec les Indiens de Caughnawaga, et sa connaissance de leur langue.

Remarqué bientôt par son intrépidité et son habileté, les entrepreneurs des travaux l'attachèrent à leur personne en qualité de batelier.

Ce service nouveau consistait à conduire les entrepreneurs sur les divers points des travaux ; et, comme l'amas des matériaux entassés en différents endroits ainsi que les jetées, les barrages, obstruaient le lit du fleuve, il fallait toute la science et la force d'un canotier consommé pour conduire l'embarcation au milieu des obstacles et des courants artificiels créés par ces digues.

Il servit ainsi pendant six ans, et sauva douze personnes durant cette période.

Ce qui pourra donner une idée du danger de cette navigation c'est que des six bateliers, Joë compris, employés par les entrepreneurs, quatre se noyèrent pendant le cours des travaux.

M. Bonneville, aujourd'hui résident de Longueuil et M. Leggs, ingénieur, peuvent attester les services précieux et les faits de sauvetage accomplis par le courageux canotier.

La construction du pont Victoria achevée, Joë Vincent se créa une industrie : le louage, pour parties de plaisirs, excursions en rivières et traversées, de canots, chaloupes, embarcations de tout genre. Il obtint en même temps de l'administration militaire, le monopole des traversées entre la terre ferme et l'île Ste. Hélène, où se trouvait alors un poste de la garnison. Il s'agissait de transporter deux fois par jour les officiers et les provisions.

Pendant l'été, ces voyages, sauf quelques coups de vent, sont de véritables parties de plaisir ; mais, en automne et au printemps, lorsque les glaces se forment ou se brisent, c'est tout autre chose ; il faut courir l'aventure, et nous ne conseillons pas aux personnes prédisposées, aux maladies de cœur de tenter le passage.

C'est ainsi qu'à la débâcle d'avril 1869, tandis que les glaces entraînées par les hautes eaux et poussées violemment par une forte brise, s'entrechoquaient avec des bruits pareils à des détonations, glaçons contre glaçons, banquettes par dessus banquettes, il sauva deux jeunes garçons, les frères Laflamme, qui avaient été surpris par la débâcle au milieu du fleuve.

Un triple rang de curieux attirés par la sinistre beauté du spectacle, garnissaient les quais ce jour là. Des cris de désespoir arrivaient jusqu'à la foule, mais nul n'osait se hasarder sur cette plaine mouvante dont

les crevasses béantes laissaient voir des flaques d'eaux verdâtres.

Joë, n'écoutant que son courage, franchit d'un saut le parapet du quai, s'élança sur le premier glaçon qui passe, et de bond en bond, tantôt reculant pour éviter un choc, tantôt courant sur de longues banquettes, les yeux fixés vers l'endroit du courant qui entraîne les infortunés, il les atteint enfin. La foule bat des mains ; mais une anxiété terrible réprime cet élan, car le retour est aussi difficile que l'aller.

Alors commence une nouvelle lutte. Chargé de son précieux fardeau, — Joë a pris un enfant sous chaque bras, — il réussit au milieu de périls doubles des premiers, car ses mouvements sont gênés, à ramener les deux frères sains et saufs.

Cette fois la foule respira ; de toutes ces poitrines oppressées, jusque là contenues par la terreur et l'émotion, il s'échappa comme un immense soupir de soulagement.

Une autre fois, peu après l'arrivée en Canada du prince Arthur, qui nomma notre sauveteur son canotier en titre, dans une des traversées que MM. Picard et Lindsay, officiers d'état-major du prince, faisaient en compagnie de Joë Vincent, M. Lindsay, perdant pied, tomba dans une fissure, et sans la présence d'esprit et la force musculaire de Joë, notre officier aurait gagné les sombres bords.

A la suite de ce bain, Joë eut les pieds à demi-gelés, et il dut garder la chambre pendant trois mois.

Il serait trop long de raconter tous les traits du même genre ; nous nous bornerons à mentionner ici, par ordre de date, les actes de sauvetage que nous trouvons consignés dans les journaux du temps.

1854.—Douze personnes durant la dernière année de la construction du pont Victoria.

1855.—Un individu manchot, du nom de Steward.

1863.—Un soldat du corps des infirmiers, et un autre homme.

1864.—Un officier du 30<sup>ème</sup> régiment. Cherché sur la glace flottante, le capitaine McPherson.

1866.—Un des fils de feu M. Furniss.

1867.—Un enfant que sa mère venait de laisser tomber à l'eau. René Lafrenière, dans le bassin Jacques Cartier.

1869.—Les deux frères Laflamme.

1871.—Charles Lauzon, confiseur. Un autre homme.

1872.—Le capitaine Turner de la barque R. C. Cook.

1873.—Trois hommes accrochés aux piliers du pont Victoria.